

La question du Réel en psychanalyse est une question difficile parce que le Réel est insaisissable.

Comment distinguer le Réel de la science et le Réel de la psychanalyse ? Comment la psychanalyse a-t-elle affaire au réel ? Qu'est-ce qui ordonne le Réel ? Ce livre, *Réal de la science, Réel de la psychanalyse* apportent à ces questions des éclairages divers et courageux.

Le titre, sans doute hardi comme le dit C. Melman dans sa conclusion, a le mérite de poser la problématique ; la majuscule s'impose à Réel les deux fois d'autant qu'il désigne avant tout une catégorie lacanienne. Ce livre réunit les contributions de plusieurs auteurs dont des scientifiques de renom. C'est le pari audacieux de P.C. Cathelineau, J.L. Chassaing et de T. Florentin que d'avoir mis en présence lors de ces journées des scientifiques des sciences dures et des psychanalystes et plus précisément lacaniens, ces derniers semblant les mieux placés dans l'héritage analytique pour relever ce défi, Lacan lui-même ayant réservé à ce terme de Réel une place de plus en plus essentielle au fil de son enseignement. Mais Freud d'abord, a bien inventé la psychanalyse en scientifique et l'étude des principes épistémologiques de Freud pour fonder la psychanalyse en témoigne assez. P.L. Assoun a pu montrer dans son livre *Introduction à l'épistémologie freudienne* l'impact précis des modèles de rationalité de son époque sur la construction de l'objet psychanalytique.

Ce terme de réel porte déjà à confusion et il faut en effet préciser que cette notion chez Lacan évolue tout au long de son enseignement. En 1953, on pouvait entendre derrière ce terme quelque chose de proche de la réalité, en tout cas de peu démarqué de cette notion. J.P. Hiltenbrand rappelle que c'est un fait de langage, donc à situer dans le langage, et non un concept.

Cet ouvrage éclaire un certain nombre de questions ; il ne les résout pas toutes bien sûr mais ouvre l'appétit du lecteur pour aller chercher plus loin. Déchiffrer le réel, est-ce possible quand pour la psychanalyse, c'est justement ce qui échappe à la parole ? C'est ce qui n'a pas de sens, ce qui ne s'articule pas. C'est le nom du défaut par excellence pour reprendre l'expression de J.P. Hiltenbrand dans sa conférence au grand séminaire...

L'enjeu de cet ouvrage collectif, au-delà du fait de savoir s'il s'agit du même réel, c'est de cerner la manière dont chacun l'aborde, le prend en compte dans son champ d'intervention et ce que son approche engage comme responsabilité pour chacun.

Les auteurs l'ont scindé en quatre parties :

En premier lieu, est abordée la question du modèle pour tenter de le saisir comme scientifique. Préoccupation commune sans doute tant du côté des sciences que de la psychanalyse, la modélisation étant un outil de transmission des connaissances dans les deux cas. H. Cesbron-Lavau pointe des rapprochements possibles entre psychanalyse et science en rappelant d'abord ce que

Lacan disait : « le sujet de la science, c'est le sujet de la psychanalyse ». J.M. Lévy-Leblond, éminent physicien, rappelle très modestement que de parler de la science au singulier est un abus de langage, car cela semble mettre sous ce terme un ensemble de disciplines dont le caractère de scientificité serait indiscutable en raison d'un modèle scientifique équivalent, alors même qu'il n'en est rien puisqu'il y a autant de différence entre la physique et la neuropsychologie qu'entre la chimie et la psychanalyse, nous rappelle-t-il. Une surprise que j'ai eu en le lisant et qui m'est apparu a posteriori comme une évidence, c'est qu'il situe les mathématiques à une place plus juste pour considérer que si elles rendent un grand service à la physique, elles n'en font pas pour autant une science plus vraie qu'une autre car la physique ne peut pas tout simplement se passer des mathématiques. Autre surprise, la place qu'il réserve au langage, et de rappeler que penser le réel, c'est le dire pour un physicien tel que lui, sans avoir pour autant une langue scientifique proprement dite pour le faire : et les mathématiques ne sont pas un langage, ni pour la science en général, ni pour la physique en particulier. Lacan a pu donner l'impression vers la fin de son parcours qu'il cherchait à modéliser, avec les mathèmes, ou les quatre discours ou mieux encore avec le nœud borroméen, qu'il souhaitait s'affranchir des contraintes du langage et assurer une transmission plus fiable de la psychanalyse. Mais il n'en est rien car toutes ces formules seraient vaines si elles n'étaient pas accompagnées de la parole. V Hasenbalg, à partir du *Cogito* de Descartes revisite cette division du sujet, la coupure qui découle de l'énonciation appelle une suture mais pas n'importe laquelle. Obturer la béance n'est pas la bonne suture, car c'est le réel qui est à prendre en compte dans cette béance. La bande de Moëbius est un bel exemple qui réunit dans un même temps suture et coupure. J Brini aborde l'écriture mathématique à partir de la fin de l'enseignement de Lacan pour préciser la grammaire de cet alphabet et montrer qu'elle ne fait pas modèle. Il souligne notamment la proximité et la connivence entre formation de l'inconscient et poésie. Les écritures mathématiques de Lacan ne sont pas plus paraphrasables que la poésie, alors que les formules de la physique produisent des énoncés vrais, paraphrasables à l'infini. Les mathématiques servent d'appui à un dire dans la psychanalyse avec Lacan.

Le deuxième chapitre est consacré aux dérives de la science quand l'imaginaire scientifique sert un scientisme qui prétend interpréter le Réel de la subjectivité. S. Calmette remarque à quel point l'enfant est d'une logique imparable quand il s'agit de compter et de mesurer ce qui l'entoure : il semble même prédisposé à l'EBM et il y a pour certains d'entre eux un amour exclusif des sciences comme pour mieux maîtriser un certain réel, éventuellement angoissant. Elle rappelle aussi que le choix de la nomination d'un trouble n'est pas anodin, exemple à l'appui avec le TDAH et les Troubles Neuro-Développementaux appelé depuis peu TND. L'auteure note aussi comment au nom d'un principe de prévention l'écart à la norme va fixer ainsi les limites du normal et du pathologique. Ce qui peut légitimement nous inquiéter car c'est un mésusage de la science ! T. Florentin s'interroge

sur les progrès de la science, ce qui mène la danse de ses avancées (l'exemple de l'impact factor) et du prix à payer pour la civilisation. J. Garrabé dresse une histoire des classifications en psychiatrie en s'attachant avec précision à l'émergence de certains mots. Il rappelle que la psychiatrie est issue à la fois des sciences du vivant et de celles de l'esprit et par conséquent l'objet de son étude que sont les maladies mentales relève d'éléments de deux natures différentes. J.J. Tyszler met en exergue la fragilité de la pédopsychiatrie dont le champ s'est avéré, ces dernières années, beaucoup plus poreux au biologisme ambiant que celui de la psychiatrie de l'adulte. Là encore, le choix des mots et des nominations ont toute leur importance puisque celles-ci conditionnent les orientations et le déploiement d'un système de soins dans lequel le praticien a de moins en moins son mot à dire.

La troisième partie aborde la question de la vérité et de la place qu'elle occupe par rapport au réel. Question difficile abordée de différentes façons par les auteurs : M. Morali part de cette question de savoir si l'on peut se fier à ce qu'on voit, autrement dit à la réalité vue au travers du fantasme. Hans, en bon observateur, cherche à établir une théorie de la sexualité qui rende compte de ce qu'il voit. Mais alors, comment situer le fait-pipi pour Hans dans sa quête d'un universel ? Je vous invite à lire l'expérience du chat de Schrödinger que reprend M. Morali pour démontrer la difficulté dans laquelle se trouve l'observateur pour qualifier l'état du chat dans l'expérience : est-il mort ou vivant car du point de vue de la réalité de la science, ce paradoxe n'existe pas, alors que du point de vue de la personne, ce paradoxe existe. Le Réel de la science et le Réel de la psychanalyse viendrait à se rencontrer et dans un même temps à se disjoindre, ce qui provoque pour le moins la surprise. Je retiens aussi cette question instructive concernant la psychanalyse et que Freud reconnaissait comme incontournable : le mystère n'est pas l'inconscient mais la conscience. L. Sciarra introduit la question de l'invariance qui permet de saisir la structure. La clinique psychanalytique se fonde sur ces invariants qui reposent sur des faits langagiers, c'est-à-dire le réel de la clinique. J.L. Chassaing rappelle que si psychanalyse et science se ressemblent, l'écriture scientifique forclôt la vérité comme cause. Si l'on peut reconnaître une certaine réussite des sciences cognitives, elle repose essentiellement sur un discours biologisant et l'imagerie médicale, ce qu'Henri Atlan assimile à des tentatives de naturalisation de l'esprit et une façon de prendre ses désirs pour des réalités (*whishfull thinking*). M. Darmon conclut cette partie en reprenant un écrit du mathématicien Gödel où il est question de la démonstration de l'existence de Dieu ; Gödel est l'auteur du théorème sur l'incomplétude. Cette nouvelle écriture s'est accompagnée, comme souvent après leur découverte chez les mathématiciens, d'un vide dans l'Autre que Gödel s'est efforcé de boucher.

Alors y aurait-il deux Réels, celui de la science et celui de la psychanalyse ? Partant de ce que dit Lacan dans RSI sur le modèle mathématique, P.C. Cathelineau souligne que l'écriture mathématique qui le constitue ne lui confère pas un caractère pour autant symbolique, mais sa dimension de supposition à propos du Réel le situe dans l'Imaginaire car au fond il n'approche un

Réel, au demeurant inaccessible, qu'à travers sa doublure, que Lacan appelle substance. C'est l'imaginaire de la représentation qui filtre la relation du savant au Réel. Il précise que cette prise en compte du réel de la structure d'un sujet n'est liée qu'à sa singularité, contrairement à une écriture scientifique. J'ai trouvé éclairant qu'il souligne que le réel en psychanalyse puisse fait l'objet d'une écriture pour cerner au plus près ce qu'il en est d'un impossible pour un sujet, en parant aux effets de l'imaginaire du sens, ce dont nous sommes souvent abreuvés dans une forme de psychologisation de l'histoire du sujet dans la clinique. H. Ricard s'est intéressé au terme de croyance en se demandant s'il pouvait englober la connaissance scientifique. Il explore un parcours entre relativisme d'un côté qui dissout toute référence à une vérité, y compris scientifique, et scientisme qui scinde nettement science et croyance. Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée, fameux texte de Lacan écrit dans une première version en 1945, sert de support à la thèse de T. Tazdaït, scientifique de renom, pour affirmer que Lacan est un précurseur de l'usage de la théorie des jeux, avec son raisonnement original par la notion de connaissance commune qui permet de démontrer que le collectif n'est rien que le sujet de l'individuel.

Pour conclure et dans les propos de Charles Melman, la réponse est donnée à la question précédente : ce réel n'est aucunement le même selon les systèmes formels qui le constituent. D'ailleurs, le Réel est d'abord une catégorie lacanienne que l'on retrouve tout au long de son œuvre et dès 1953, qui désigne ce qui résiste à toute formalisation. Il met en exergue dans ce réel que l'ouvrage questionne, ce qui détermine la fin de l'analyse, fin de cure ou fin de la psychanalyse elle-même. Là encore, nous voyons à quel point l'enjeu est tout autant collectif que singulier.

Ce qui fait la richesse de l'ouvrage, c'est que ce Réel est ce qui fait le prix de la psychanalyse, son intérêt aussi.